

Ni pour, ni contre (bien au contraire) de Cédric Klapisch

Richard Bégin

Volume 21, Number 4, Fall 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26520ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bégin, R. (2003). Review of [*Ni pour, ni contre (bien au contraire)*] de Cédric Klapisch]. *Ciné-Bulles*, 21(4), 51–52.

En parallèle, Louis Bélanger pose un regard critique sur la société. En campant son histoire en 1989, année de la chute du mur de Berlin, il montre non seulement la fin d'un régime, mais aussi le début d'une transformation globale, la mondialisation. Le réalisateur livre ainsi un plaidoyer contre les effets pervers du capitalisme. Il y a bien une ouverture sur le monde, mais celle-ci se voit occultée par l'importance des échanges commerciaux et du profit à tout prix. Les petits commerces ne peuvent supporter l'arrivée des grosses compagnies qui rationalisent toutes les activités, provoquant ainsi implicitement la perte d'un mode de vie.

Le film souligne par le fait même la disparition de lieux consacrés aux relations entre membres d'une même communauté. Autour de la station-service gravite une galerie de personnages colorés à la limite de la caricature. Ce sont de vrais gars, machos sur les bords, parfois durs et un peu déjantés, mais possédant une profonde humanité. Ce voisinage, pour le moins particulier, recrée une sorte de microsociété qui se regarde vivre et qui tente d'établir ses propres règles sans toutefois y réussir. Malgré la force des liens unissant ces hommes, l'éclatement du clan est inévitable non seulement par la fermeture imminente de la station-service, mais aussi par l'impossibilité de trouver un autre lieu auquel ils pourront s'identifier.

Dans **Gaz bar blues**, le réalisateur s'interroge sur la perte de nos idéaux et sur les bienfaits — réels ou imaginaires — du progrès et du changement qui nous touchent tous. La présentation de cette famille qui subit les contrecoups de cette transformation sert de prétexte à réfléchir sur ce que nous souhaitons en tant que société. La thèse de Bélanger est claire: il ne semble pas y avoir d'issue possible puisque nous vivons dans un monde où prime l'individualisme. Le rêve d'un monde meilleur relève en quelque sorte de l'ordre de l'utopie. Que l'on adhère ou non à ses questionnements quelque peu fatalistes, il reste que Bélanger a réussi à dépeindre une situation qui ne cesse de prendre de l'ampleur. ■

Ni pour, ni contre (bien au contraire)

de Cédric Klapisch

par Richard Bégin

Caty (Marie Gillain) s'ennuie ferme. Depuis quelques années déjà, elle trimalle sans passion sa caméra pour un traditionnel journal télévisé. Du tumulte, elle en a besoin. Du vrai celui-là. Pas de ceux que le public friand de sensations fortes consomme par procuration aux infos du soir. Malheureusement, de l'action, Caty n'en goûte toujours qu'à distance. Une distance que lui impose un métier pour lequel elle n'obtient visiblement pas la reconnaissance qu'elle mérite. Tout changera brusquement le jour où elle sera engagée par Jean (Vincent Elbaz), un joyeux malfrat, dont le prochain crime nécessite les services d'un(e) caméraman. Le contrat, si elle l'accepte, ne consiste qu'à filmer un braquage, sans plus. Évidemment, l'occasion est trop belle. Caty ne s'en tiendra pas à un seul engagement. L'attrait de l'aventure, de l'argent et du respect d'autrui auront vite gagné la fragile et, dorénavant, dangereuse jeune femme.

Ni pour, ni contre (bien au contraire) de Cédric Klapisch semble être, on le devine à ce bref résumé, une autre variation sur le thème usé et maintes fois repris du dépaysement géosocioculturel. Nous sommes désormais plus qu'habitué à ces personnages *next-door* de bonne famille trempant bien malgré eux dans de sombres affaires qui les dépassent et, inévitablement, les affolent. C'est le scénario classique du poisson hébété subitement retiré de son bocal d'origine, afin, néanmoins, de mieux y replonger une fois l'aventure consommée. Le tout évidemment arrosé d'une bonne rasade de discours bien remâchés sur les

**Ni pour, ni contre
(bien au contraire)**

35 mm / coul. / 112 min /
2002 / fict. / France

Réal.: Cédric Klapisch
Scén.: Santiago Amigorena,
Alexis Galmot et Cédric
Klapisch
Image: Bruno Delbonnel
Son: Olivier Le Vacon
Mus.: Loïk Dury, Charlie
O., Mathieu Dury et
Sylvia Howard
Mont.: Yannick Kergoat
Prod.: Vertigo Productions
Dist.: Équinoxe Films
Int.: Marie Gillain, Vincent
Elbaz, Simon Abkarian,
Zinedine Soualem, Dimitri
Storoge



Vincent Elbaz et
Marie Gillain dans
Ni pour, ni contre
(bien au contraire)

bienfaits d'un chez-soi certes ennuyeux, mais moralement sûr. Là où l'on s'attendrait toutefois à de sempiternelles blagues à la «qu'est-ce que je fous ici moi?», le dernier Klapisch nous surprend par un humanisme noir des plus heureux qui transcende le simpliste et classique récit de l'idéale barrière sociale.

Dès le départ, Caty bondit hors de son monotone nid douillet pour mieux atterrir dans celui, autrement plus excitant, lugubre et corrompu, du monde interlope (parmi l'argent, la prostitution et le crime). Elle bondit d'elle-même plus qu'elle n'y est brutalement soustraite. La différence est de taille puisqu'elle tient à la distinction entre les films qui scindent à grand renfort de clichés le monde du crime du monde «légal» et celui, plus près de nous, qui exprime sans complaisance aucune les affinités que partagent inévitablement des mondes *a priori* divergents («je suis noir, mais j'ai du blanc en moi», s'expliquera Jean avec une amusante naïveté). Car cette découverte d'un monde «autre» — découverte moins tragique qu'initiatique — ouvre à Caty un univers dans lequel elle se ménage une place; un univers qui, curieusement, s'avérera également le sien. Comme si le passage d'un

univers à l'autre épuisait les différences sociales à même les fantasmes de la jeune femme. En cela, Klapisch offre une intéressante mise en perspective de la complexité du désir humain qui dépasse le simple récit de situation.

Aussi, Caty n'est pas contrainte, dans ce qui aurait pu n'être qu'une suite classique de situations cocasses, à incarner provisoirement les us et coutumes de l'autre monde. Elle n'est pas plus condamnée à subir sans mot dire des situations loufoques jusqu'à finir par y percevoir ce qui, dans sa nature, la diffère des «criminels». Non. Sans égard à ce qui, traditionnellement, la distingue du monde criminel (mode de vie, métier, vêtements), elle fait le choix de laisser s'exprimer en toute liberté ses sombres désirs. En somme, elle utilise le monde interlope pour son propre compte; ce qui, au départ, peut sembler loufoque, mais qui, en fin de piste, pave la voie au récit d'une véritable et profonde introspection que vient illuminer d'une aura d'ambivalence l'étrange sourire du dernier plan. C'est d'ailleurs à ce moment qu'on comprend que **Ni pour, ni contre (bien au contraire)** est à l'image de son titre; une poésie sur les apories de la décision. ■